



Compte rendu

Επιγραφές Κάτω Μακεδονίας

(μεταξύ του Βερμίου όρους και του Αξιού ποταμού). Τεύχος Β', Μέρος Α'
(Επιγραφές Αλώρου, Αιγέων, Μιέζας, Μαρινίας, Σκύδρας, Νεαπόλεως, Έδεσσας)
& Μέρος Β' (Επιγραφές Κύρρου, Γυρβέας, Πέλλας, Αλλάντης, Ιχών, Ευρωπού,
Βόρειας Βοττίας, Αλμωπίας).

Επιμ. Λουκρητία Γουναροπούλου, Πασχάλης Πασχίδης, Μ. Β. Χατζόπουλος,
με την συνεργασία Δήμητρας Ανδριανού, Μύρινας Καλαϊτζή, Elena Martín
Gonzáles. ISBN (set): 978-960-7905-04-8. Ινστιτούτο Ιστορικών Ερευνών -
Τομέας Ελληνικής & Ρωμαϊκής Αρχαιότητας, Αθήνα 2015 [2016].

22 x 29 εκ. 2 τόμοι: 1143 σ. Τιμή: 120,00 €.

Comment serait-il possible de ne pas se réjouir du grand succès de nos voisins! Heureusement, nous avons l'occasion d'avoir entre les mains une telle histoire de réussite de la science et de la presse, grâce à nos gentils collègues de Grèce. C'est le second volume du corpus des inscriptions grecques de la Basse Macédoine publié par l'ancien Centre d'antiquité grecque et romaine de la Fondation nationale de recherches scientifiques de la République Hellénique, qui fonctionne aujourd'hui comme une section dans le cadre de l'Institut des recherches historiques. Avec une dédicace à leurs collègues archéologues, les épigraphistes et historiens qui ont préparé ce volume expriment leur reconnaissance aux découvreurs et gardiens d'un nombre considérable des 632 monuments épigraphiques traités dans ce corpus. Un petit prologue de l'éminent historien grec M. B. Hatzopoulos explique le cours du projet, qui était initié en 1982 et avait son premier produit en 1998, à savoir la publication du premier volume avec seules les inscriptions de Berrhoia. Aucun obstacle, ni de santé ni d'argent,

ne pouvait empêcher à long terme la publication du deuxième volume, qui comprend tous les autres territoires entre le mont Bermion et le fleuve Axios (Vardar). La seule nouvelle pratique dans les deux parties de ce volume est que les *tituli sepulcrales*, moins nombreux que ceux de Berrhoia, sont en premier lieu classés chronologiquement en deux classes, celle des périodes classique et hellénistique et celle de la période impériale, puis dans l'ordre alphabétique, selon les noms des défunts, dans chacune d'elles. Monsieur Hatzopoulos mentionne ensuite tous les collaborateurs, dont plusieurs d'une moindre importance, grâce auxquels cette publication a vu le jour. Des reconnaissances sont attribuées aussi aux diverses institutions et aux collègues de l'étranger qui ont soutenu la recherche. Malheureusement, les inscriptions de Piérie attendent encore leur publication, étant donné que le territoire de Dion n'est pas encore déterminé et que les fouilles là-bas relèvent d'une autre autorité. Un contrat raisonnable entre le Ministère de la civilisation et l'Institut des recherches historiques d'une

part et l'Université de Thessalonique de l'autre, pourrait faciliter la publication de l'ensemble de toutes les inscriptions de Piérie, ce qui serait préférable.

Après les abréviations bibliographiques, à l'exception des *corpora* des inscriptions, la présentation des inscriptions commence avec la cité d'Aloros. La liste des témoignages philologiques et épigraphiques, comme pour chaque région, est suivie d'une introduction avec une interprétation des sources sur l'histoire et la géographie, et d'une présentation de l'histoire des recherches archéologiques et épigraphiques, inaugurant les classes typologiques des inscriptions antiques. J'ose me limiter aux données pertinentes uniquement pour les régions de la Macédoine ancienne qui se trouvent au nord de la région grecque moderne de Macédoine. Dans la deuxième partie, celle sur le premier siècle du royaume, à savoir Aigeai, il y a trois inscriptions votives mentionnant la reine Eurydika Sirra - la mère de Philippe II - longtemps analphabète, qui était d'origine Lynkéstienne. Deux d'entre elles se trouvent sur des bases pour les statues perdues de la déesse personnifiée Eukleia, dédiées par la reine macédonienne (No. 8 & 9), et la troisième, découverte en 1983 en deuxième usage à la basilique paléochrétienne de Palatitsa, est sur la base de sa propre statue, perdue elle aussi (No. 14). Il est remarquable que les éditeurs de ce corpus expriment une inclination pour le rejet de l'hypothèse illyrienne quant à l'origine de son père, en soutenant la lynkéstienne. Le nom propre „Sirras“, ayant subi diverses corrections de la tradition philologique, est aussi attesté sur trois inscriptions des régions voisines, à savoir une de Lété (catalogue de hetairoi du 4ème s.), une de Pella (sépulcrale du 2-1 s., No. 528 dans notre corpus) et aussi une de Dion (pas encore publiée). Mais cette corroboration de l'hypothèse aristocratique macédonienne ne suffit pas pour rejeter de manière convaincante l'illyrienne. Bien sûr, dans une région de la Macédoine ancienne si proche des territoires illyriens, ce qu'était sans doute la Lynkéstide, les notions de macédonisme et d'illyrisme pourraient s'entrelacer bien facilement. En effet, on ne sait pas si l'endogamie était «à la mode» ou tout simplement possible pour les populations correspondantes voisines, sans doute idéalisées par les historiens modernes, eux-mêmes si différents et à la fois si semblables. Si Philippe II pouvait se marier avec la princesse illyrienne Audata, devenue plus tard une seconde Eurydike, pourquoi ne pas présumer le contraire, aussi bien pour l'aristocratie de la Haute Macédoine que pour son peuple?! Ce ne serait pas faire le «saut quantique» si on disait qu'un Illyrien pourrait être un Macédonien et une Macédonienne de la même manière une Illyrienne... et tuer leur reine! C'est, en tous cas, un nom épichorique, comme l'est aussi le „brygien“ Ammia (No. 17), puis ceux du

beau-père Arrabaios (No. 48: Ἐρρεβαίου, pr. quart du 3 s. avant J. C.; No. 450: [--- Ἄρρα (,)]βαίω[ι], fin 4ème – début 3ème s., Pella; No. 465: Ἀρρ[αβ]α[ί]ος Ἀρ[ραβαί]ου, 4ème s. avant J. C., Pella) et Mestrios (No. 60: Μεστριανός, 2ème-3ème s., Aigeai; No. 162: Μέστριος, 261/2, Edessa; No. 261: Μεστριανός, 2ème-3ème s., Edessa; No. 569: [--- Μ]εστ[ρι]α[ί]ος [---]. / C(aio) Mestrio, 3ème s., Pella). Personnellement, malgré les convictions de quelques spécialistes, je ne crois pas que Mestrios puisse être dans tous les cas simplement un gentilice romain (celui de Plutarch) s'étant dispersé particulièrement dans la Macédoine et les pays voisins depuis la colonisation romaine. Il suffit de signaler deux inscriptions avec Mestrios et d'autres noms épichoriques du site de Podvis, aux environs du village de Martolci (région de Veles), d'après le corpus des inscriptions inclus dans la dissertation de Slavica Babamova sous le titre «Le cours central du Vardar et la partie Est de la République de Macédoine dans la période romaine selon les monuments épigraphiques», Skopje, 2014, No. 28 & 29.

Parmi les inscriptions de la région d'Aigeai il y en a une qui mérite l'attention vu son explication problématique. C'est le No. 28, un *titulus sepulcralis* de la seconde moitié du 4ème s. avant J. C., où le défunt est déterminé comme «Ἀργεῖος». On ne peut que sourire gentiment quand on lit l'explication cérémoniale des éditeurs, qui le proclament sans doute Péloponnésien. Sans me référer aux autres nombreux Argos autour de l'Égée, j'oserais seulement mentionner ceux de la Péonie voisine (aux environs de Vodovrati et dominant le Vardar), ainsi que, probablement, un plus ancien Argos d'Orestide...

Dans la partie d'Edessa on trouve sur une inscription sépulcrale un défunt avec l'ethnique «Εἰδομενεύς», qui, malgré le doute exprimé par Argyro Tataki, était probablement originaire de la cité dont les restes se trouvent sur le site archéologique de Isar-Marvinci ou sur l'autre rive du fleuve Vardar, sur le site de Gradishor Mramor. Mais, un peu plus bas nous attend la grande surprise. Il s'agit d'une inscription sépulcrale quasi métrique d'Edessa, difficile à comprendre avec sa métrique, son orthographe et sa syntaxe problématiques. C'est l'épithète de Hélène (sic!) Hélenes par son frère Xanthos Xanthou, les deux enfants d'Hélène de la Chalcide eubéenne et de Xanthos de la Lychnidos macédonienne (πατὴρ δ' ἐκ Μακέτοιο Λυχνιδῶν δὴ πολέοιο)! Découverte en 1972, cette inscription avec une datation problématique au 2ème s. restait non publiée jusqu'à l'apparition de ce corpus. Cependant, les problèmes ne finissent pas là. Quand on cherche dans l'index des toponymes à la fin de la deuxième partie de ce volume, on ne trouve pas le toponyme «Λυχνιδός» comme une entrée spéciale, mais seulement un peu plus bas, à la fin de l'entrée «Μακεδών, Μακεδόνες»,

dans la phrase correspondante. Le père Xanthos est déterminé comme un Lychnidien, dans l'index des anthroponymes.

Vers la fin du catalogue épigraphique, deux erreurs géographiques méritent la réflexion. Dans l'introduction du catalogue épigraphique de l'Almopie, on rencontre une fausse identification de l'ancien Barnous avec Mont Nidže et le Kaïmakčalan, peut être à cause d'une conjecture erronée faite par des voyageurs. L'inscription portant le No. 624 de ce catalogue a finalement pris sa place légitime, après la confusion de Vulić, Hammond et Papazoglu, qui l'avaient associée à un village fantôme de Dragomantsi (en fait aux environs d'Edessa) de ce côté de la frontière et destinée pour une publication malheureuse dans *IG X 2, 2, 1* (Lynkos du Nord, n. 3).

Quelques noms et épiclèses sur les inscriptions de ce corpus sont aussi attestés dans les régions septentrionales de la Macédoine antique, mais ces cas me semblaient banals pour les signaler ici. Si quelqu'un s'intéresse à des noms et des épiclèses concrets, il pourra se référer aux indices très utiles et puis, probablement, chercher des études spéciales. Mes qualifications limitées ne me laissent pas évaluer proprement l'impact que cette nouvelle ressource aura sur les études macédoniennes en général, mais aussi au-delà de leurs frontières, bien que j'aie une forte impression qu'il serait gigantesque. Quant aux épigraphistes, ils vont sûrement profiter d'un paradigme

perpétuel pour leurs futures recherches et publications. Peut-être que l'exclusion des inscriptions sur des matériaux autres que la pierre et leur signalisation seulement dans les notes est un petit manque qui disparaît dans l'ombre de cette publication monumentale. La langue raffinée avec le système polytonique ne laisse pas de place pour plusieurs ni pour de grandes erreurs typographiques. J'ai aussi remarqué l'insistance sur l'identification récente d'un dialecte grec macédonien qui semble rester encore un fantôme, mais les linguistes et les onomatologues vont définitivement se réjouir du nouveau matériel. Cependant, le plus grand défaut est sans doute le confinement traditionnel des indices aux textes des inscriptions, sans couvrir les textes des éditeurs et les sources. À part cela, un corpus impressionnant dans sa totalité est fini convenablement avec des tables de bonne qualité et des plans des trois grands sites archéologiques (Aigeai, Edessa, Pella), plus deux cartes de toute la région. Il ne reste qu'à encourager les spécialistes et les institutions correspondantes de se procurer cette publication relativement bon marché et de se plonger dans le monde merveilleux des antiquités. Et vainquez l'*odium epigraphicum*. Évidemment, je n'y réussis pas...

Jovica Grozdanovski,
philologue classique et chercheur indépendant

